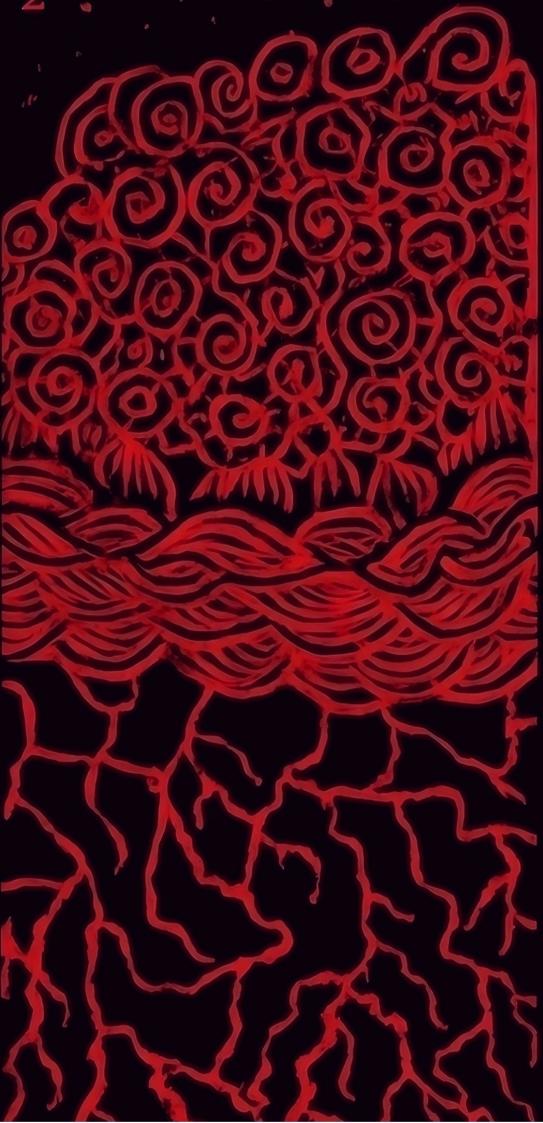


CORTÈGE

REVUE D'HÉRÉSIES

N°2



COUVERTURE : MUTTI
2025 - ÉDITIONS CONTRE-SORT



CORTÈGE N°2 est dédié à T. et N. –
deux amis proches de la rédaction, décédés
lors de la confection de ce numéro.

CORTÈGE

revue d'hérésies

[*à se passer en douce*]

INTRODUCTION	4	LA RÉDACTION
LA MISÈRE ET LA NUIT	6	NOÉMIE KOCH
FOUDROIEMENTS ET EFFONDREMENTS	16	PHILIPPE MINOT
SALLE RÉVEIL / SALE RÉVEIL	23	YVE BRESSANDE
QUAND JE REGARDAISS LES NUAGES...	29	MARIE-ANNE SCHNERB
LETTTE OUVERTE (REPRISE) L'AIR PÈSE DE TOUT SON POIDS	42	F.L.P.D
DIX LEÇONS POUR UN ABRI D'ABORD LA FIN	45	BENJAMIN MILAZZO
BERLINGOT S'INVISIBILISER RUBIS DIT	48	CATALINA RAÍZ
	59	SIHEM BENMINA
KOULI, KOULI, KOULI BENTI	64	THOMAS BENES
QUATRE TEXTES Y'A PAS MALDONNE	67	SAMIR ÉLIAS
	71	MARIANNE & RUBIS
KOULI, KOULI, KOULI BENTI	75	CHEMS BAKKALI
QUATRE TEXTES	80	SACHA ZAMKA
Y'A PAS MALDONNE	85	LA RÉDACTION

INTRODUCTION

Dans le premier numéro de CORTÈGE, il n'y avait ni manifeste, ni ligne éditoriale sinon le terme de cortège même, en tout ce qu'il peut contenir. La ligne éditoriale s'écrivant d'elle-même, d'une contribution à l'autre.



Pour ce second numéro, beaucoup ont saisi cette ligne naturelle et l'ont continué *doing their thing*, comme on disait dans les années soixante, c'est-à-dire en faisant leur truc. Nous pensons avoir réussi cet étrange pari, ce numéro pouvant se lire comme un triptyque : du désœuvrement actif à la guerre commune, en passant par la tentative acharnée d'habiter les choses, de saisir leurs vertiges et d'appuyer les mystères.

Alors, bonne lecture et n'hésitez pas : faites comme les caresses, les doigts s'imbriquant dans une faille après l'autre.

LA RÉDACTION

CORTEGE N°2

I



NOÉMIE KOCH



LA MISÈRE
ET LA NUIT

La ville pue. Moi, poupee.
L'homme. Frappee. La came, peut-etre.
Ils ont frôlé mes reins, salé mon ventre ;
(il, venu chasser les chiens, chassa la nuit.)

rêveil



Doutes et blancs sous les néons ;
je pissois contre un gant sous l'égout.

Relent immonde.

La nuit éteint mon mot,
et ce qu'il reste de lumière coule en crachat
et crachat giclé trop tard
deviendra cendre contre les dents.

*lumière, parole et
destruction*



Un vent redouble d'effort, tourne et
se cogne contre les ruines.
Rien n'y fait, hélas.

Je me lève, raide, mâchant des gestes et des râles.
Un vent — redouble d'effort,
tourne et se cogne contre les ruines,
s'agitant, ne trouvant de sortie nulle part.

départ du corps



Pas d'éclair dans la bouche,
les mots éteints
traversant le champ — du dehors.

Se coller les veines à la crasse,
sur la peau, dans la boîte où cogne le vent.
sur la peau, sous *les* peaux ouvertes
par le sexe transmis des chiens.

pourrir vivant



(Tant de morsures grondent ces silences-là, encore.)

Rêve la fraîcheur,
Rêve d'eau qui s'écoule entre les doigts.
Mais le collant à mes genoux,
le collant fendu à mes genoux, ce qui coule et le gant.

Le même vent qui plaque un sac plastique contre mes jambes.

Tout se replie et me cogne.

Tout se replie et cogne.

Petite histoire à se conter sous la douche.

À en prier l'orage,

le temps que tes vices soient comptés, belle cité de ruines !

Tel est mon joli « fragment de corps et de nuit ».

Après, que faire ?

On ne sait plus vraiment.

On ne sait que plus que faire,

On ne sait plus que penser.

Qui croit porter le monde quand le monde tombe ?

*angoisse sociétale
existentielle*



Tout se replie et me cogne.

J'avais trois ans peut-être et mon corps
tâtonnait encore la densité des choses.

souvenirs

Petits jouets sur le parvis. La nuit ne
connaissait de moi que mon rire, et, parfois, les
gouttes de pluie tombaient de là-haut sur ma
tête.



J'avais trois ans peut-être, et la ville ne
s'immiscait en moi que dans la faim ; non, je ne
m'en souviens pas.



Le temps n'était pas plus beau mais j'avais un
toit, et le matelas couché au sol n'accueillait
que moi.

*baraque alsacienne
et toit fuyant*

Quelques années plus tard, je me rappelle
le frisson de mes petits pieds sur
l'asphalte mouillé. J'y ai marché, chanté
— à peine deux heures. « Bonsoir, vieux
poteau électrique, voilà mon chant, je te
le confie. » Je portais une robe rose,
j'avais une sensation coton tout du long,
une pastille à la menthe glissée dans ma
ballerine, et à six mille kilomètres,
Lehman Brothers s'effondrait — aucun
des frères ne me connaissait, je crois.

*fugue involontaire,
forêt de Haguenau ?*



Tel est mon joli « fragment de corps et de nuit ».

« *Oh keep the Dog far hence, that's friend to men,*
« *Or with his nails he'll dig it up again!*

On ne pardonne rien.

La rue. Cent plaies et deux carcasses
ne se pardonnent pas.

*assise sur un bout de
trottoir*

Les portes se ferment

et scellent le moindre. Je ne peux même pas.

Dire le mot.

*le visage entre mes
mains, les fesses
mouillées*



Il n'y a nulle fuite possible
dans l'amoncellement du vide.

Aucune pierre où se cacher.

Aucune pierre assez fendue pour m'y cacher.

Aucune ruine offerte ?

- Hé, dépêche-toi, le vent va tout emporter !
- Quoi ? Je suis déjà trempé, laisse-moi finir !
- T’as vu le sac plastique ? Il la suit comme un chien, chui mort.
- Arrête de parler, je n’entends rien avec cette pluie !
- Et la lumière ? T’as payé pour ça ?
- Non... c’est pas ma faute si elle clignote !
- Regarde tes mains ! Sales, sales !
- Ça brûle pas toi ?
- Faut pas toucher, ça fait mal...
- Regarde ! Y’a ton truc ! Tu le perds encore !

dialogues parasites



- Tu crois qu'elle comprend ce qu'on dit ?
- Elle écoute, mais ça lui passe au travers.
- Qu'est-ce qu'on fout de ça ?
- Rien, on le regarde tomber.
- Et elle, là, elle pleure encore ?
- Oui....
- Bon, on rentre ?
- Non, pas encore, faut que je sente la pluie sur mon corps.
- Elle va finir par se lever, tu verras.
- Ou par tomber.
- Qu'importe...Qu'importe...

dialogues parasites



Je le concède, la solitude est oracle et vérité.
Cette histoire se conte à en prier l'orage. La
misère et la nuit ne réclament qu'un témoin.
Petite histoire à conter ne se ferme pas mais
progresse et s'enfonce. Ceux qui croient la
tenir se perdent déjà.

fin et retour



PHILIPPE MINOT
**FOUDROIEMENTS
ET EFFONDREMENTS**



Le monde s'effondre
en des torsions d'effroi
là ce sont bombes
explosions
et débris et gravas
là vents en tourbillons
toujours racines fastigiées à l'imploration
là cascades et éboulements
De boue l'œil s'inonde
aux sanies de la désolation

Et rien ne viendra du présent des semaines

Dans l'écoulement des jours
plutôt l'effritement
dans la cendre
le vouloir ensablé
les corps désagrégés
aux grisailles des murailles
gagnent les ombres en poudre
du nombre des fantômes

monde dont s'émondent
les fruits gâtés qui dégorgent
dans des bruits d'orage

la pluie qui inonde
vents débarbouillant les yeux
les cieux émondés

gaste épileptique
harmonie banie du fief
en décrépitude

fanions de l'usage
les déchets vrillent et cinglent
au vent des décharges

retrait des argiles
au sol d'agiles fissures
la vie s'étrécit

feux et incendies
bras armes bruits et débris
le fruit des combats

Sémélé

ton oeil dévoyé

et tes pas derniers

aux degrés d'or

aveuglés d'éclairs

Ces clairs escaliers dévalés

Foudroyé

ton corps éventré

au bas des marches gravies

Ce trépas gravide

d'une extase qui ne vient pas

ni ne passe

Résiste

le peu qu'il reste

Des décombres des cendres

aux cités foudroyées

Héron cendré zigzaguant à son nid

rare haruspice d'augure faste

L'antienne du bal ancien

La balancelle baillant au ciel

Un rien de jeu dans les contraintes

remords regrets

rejets contraires

Quelques cartes de maldonne tôt gachées

L'esthétique à coup de trique

Un plâtre de poulbots enlacés au chevet des nuits

Une Velléda dans l'odeur fade des résédas

aux vêpres du jardin affraîchi

Quelques Velléda rouge ou vert au caniveau du tableau

où traînaient craies et poudres

Ces poutres qui travaillent

des souvenirs qu'on se refuse à croire

Quelques ombres surgies des années

des bouquets de fleurs fanées

les prénoms d'amours flânées

Ce soleil noir d'œil hagard

des essoufflements

Sémélé ton foudre

la bière des passés

Sémélé ton foutre

le feutre d'un tapé

où s'encastre le crâne

le feutré de nos espoirs

Ci le récit du glacis

Si peu qu'il reste

Résiste

Le temps est au grondement au tonnerre aux éclairs
Le temps est au démembrement
à la tornade
à la lacération

À la pluie de roquettes

Le temps est au blessé au mort
Le temps est à l'otage
aux mains menottées

À la balle dans la tête

Nul désormais accoudé à la fenêtre
calme cigarette humant
écoutant l'oiseau chanter

Au vasistas béant
balancent quelques câbles cisaillés
Et vole éventé un lambeau de rideau
ou de peau

C'est dans la cave qu'on fume
les doigts encore crispés sur la peur et la rage
La main tremble toujours
de déchirure
écrasée de fatal

seul le débris
fume encore

aux oliveraies
nulle cigale à crisser
sur ces corps sciés

ruines obombrées
au chaos gris des décombres
cendres là de l'homme

chaos incendié
pénombré de cendres mortes
l'orphelin fiévreux

décombres grisés
au chaos d'ombres brisées
consumé à l'aître

parmi les dépouilles
sentir encore la rose
du matin déclore

YVE BRESSANDE
SALLE RÉVEIL /
SALE RÉVEIL

[POÈME ÉPHIPHANESQUE]

Ribambelle de mots énigmatiques
des mots d'ombres anesthésiques sique zague
Thiopental / Propofol / Étomidate / Kétamine /
Halothane / Isoflurane /
Desflurane / Sévoflurane / Etceterane.
molécules bulles goutte à goutte
de veines en veines déveine
Clou de girofle / Cocaïne / Curare / Mortfine /
Mélatonine / Papaver somniferum
des mots des mots sommes des mots addictifs
des mots troubles de lucidité claire voyance
discernement
Paracetamol / Tramadol / Codéine / Ibuprofène
analgésiques antalgiques nostalgie
ils dansent la gigue
le mot ment le mauvais mot ment
la solution solution à 10% injection perfusion
avalement dissolution
brume flottement enivrement
vacillement vertigement
qui tire le tapis savonne la planche
n'y plus rien comprendre entendre voix de gare
âge de raison déraison hésitation
quel est ton nom Hypnos / Morphée / Somnus
les yeux se voilent l'esprit s'égare
lèvres molles goutte au nez ailleurs en fuite
assourdisant silence blanc sur la ligne
pêche miracul [?]
friture parasites neige brouillage brouillard
la poésie elle est où dans tout ça
chausser ses lunettes prendre une loupe
un microscope un stéthoscope un stroboscope
un kaléidoscope
clamer déclamer proférer chanter chuchoter
sachant que ailleurs toujours mieux ailleurs

c'est où ailleurs
plus tard toujours plus tard c'est où plus tard
chuuuuut Fais dodo Colas mon p'tit chuuuuut
le dire au vent au vide aux sourds aux cons
aux consciences maladives
sauver le mort sauver un mot
mon nom le jour fatidique mon heure venue
« Répétez dit le maître ! »
pas péter le dimanche à la grand messe
répétez après-midi à la procession
répétition répétition c'est poétic hallucination somnambulic
ça sert pas à grand chose ça n'amuse plus les enfants
en quenouille delirium ça change rien
face à un marchand d'arquebuses
face à un marchand de sommeil
face à un drone à un missile de croisière
à un président à vie élu à nonante neuf pour sang impur
à une multinationale toxichimique
agrodéforestationne surpêcherie industrielle
à un fin fond d'investissement d'ensevelissement
pin-pon pin-pon pin-pon
ça dérape impasse & manque turbulences tête dans le cul
mieux vaut veau t'il dormir dormir dormir
se laisser bouffer par les lions
ça ne fera qu'engraisser les lions
foutre le camp sur une île déserte
ça ne fera qu'engraisser les requins
se suicider s'immoler se défenestrer s'euthanasier
les morts ont toujours le tort d'être mort
sacrifice ne change rien ne résout rien
ne résosolutionne rien
mort ne fera rien changer
pourquoi vouloir changer
pourquoi vouloir changer le cours des choses
pourquoi vouloir changer le cours des fleuves

pourquoi vouloir changer le cours de la bourse
belle ou moche histoire un loup un chien
il était une fois
pour se sentir un peu moins rien
rien face à la multitude
rien face aux temps
rien face à rien nada néant
jamais à la bonne adresse N P A I
la flèche rate sa cible
la seringue passe à travers sang volé
le vers s'émorragise s'émorragite
s'auto-persuader que ne rien dire ne rien faire serait pire
suggestion résurrection érection pour
les générations futures
les enfants qu'on a pas eu
les scorpions qui rigolent
les bactéries qui s'en foutent
y aller poitrine découverte sans peur sans peur du ridicule
crier éructer s'égosiller y croire quand même y croire
se dire que dans mille ans
se dire que demain matin
se dire qu'aujourd'hui
se dire que là maintenant tout de suite
ça ira « Ah ça ira ça ira ! » ça dira
jusqu'à épuisement
jusqu'à épuisement des forces
jusqu'à épuisement des mots
jusqu'à épuisement des temps
résister à la tentation à la fuite de la mémoire
apprendre par cœur en choeur réciter en boucle
de mémoire de langues vives de vives voix
délivrer les rêves
délivrer un peu de sens
délivrer les girouettes du vent
délivrer les langues pendues

les réanimer bouche à bouche de bouches en bouches
tourner les langues mille septante-sept fois
sept mille sept cent septante-sept fois
se réveiller en fanfare inspiré
souffler inspirer expirer reprendre son
détacher les mots ar-ti-cu-ler
poésie source médicalmente guérissante

bis repetita placent

instinct de vie instinct de survie instinct de sur vivre
ouvrir bouger rallumer regarder
Où [?] blanc partout silhouettes fantômes
musique des anges bip'
patience attente la prochaine marée haute ou basse
re fer mer les é cou tilles

...

CORTEGE N°2

II



MARIE-ANNE SCHNERB

QUAND JE
REGARDAIS L'AIR,
LES NUAGES
PRENAIENT DES
VISAGES
D'ERMITES

SUIVI DE :

CINQ VISIONS D'ISAÏE
VITRE

« Quand je regardais en l'air, les visages prenaient des visages
d'ermites. »¹

Une statue de Bouddha est assise sur le comptoir – si on regarde de près il a de la terre sous ses pieds

– une montagne noire est un gouffre –

Mode d'emploi

– prenez une poignée de feuilles de thé chinois ou japonais – coréen à la rigueur mais seulement s'il a lu Confucius – faire bouillir de l'eau claire – la verser dans une théière en fer ou en fonte – y jeter le thé – le boire – chaque gorgée raconte une histoire – écouter les histoires – les oublier une fois que la théière est vide

Les trains qui traversent des ponts la nuit sont comme des fantômes
Je n'aime pas voyager en bus mais j'aime leur parler en secret –

Le chien me comprend mais – il ne veut pas me répondre

J'ai chez moi une – petite figurine en cuivre dorée le matin je la mets dans ma poche et son poids – me rassure quand il fait trop chaud je la glisse dans ma bouche et je la suce – c'est comme boire de l'eau

Mon grand-père adorait le corned-beef – ça lui rappelait la guerre un jour j'en ai mangé et ça ne m'a pas plu un jour j'en ai mangé j'avais – Faim et c'était le meilleur repas du monde

J'ai écrit avec de l'encre noire sur du papier blanc et quand je n'ai plus eu de papier j'ai écrit avec de l'encre noire sur mes bras blancs – je ne sais pas ce que je ferai quand je n'aurai plus d'encre – Je ne sais pas ce que je ferai quand je n'aurai plus de bras

Le courant d'air pendant la nuit
Un appel à partir –

L'ami qui vous écrit une lettre
Un appel à partir

– L'herbe est plus verte ailleurs
Un appel à partir

Le bruit de la pluie sur les rails
– un appel à partir –

Avoir le cœur comme une cloche d'église
Ne pas aller à l'église – toujours aimer l'odeur de l'encens

Rue vide

– autour les boutiques ont l'air fausses comme des jouets en plastique –
Derrière un homme a chanté une chanson très ancienne dans une langue très
ancienne je ne l'ai pas comprise
Je pense que c'était une chanson d'amour – toutes les chansons sont des
chansons d'amour

Les mots les plus importants sont – Soleil – Lune – Hamburger – Montagne –
Eau – Poésie – Arbre – Chaussures – Main – Œil – Planètes – Chat

Les mots les moins importants sont – Tous Les Autres

Je n'achète jamais de vin je préfère boire une cannette de coca

Parfois il faut savoir rentrer
Parfois – rentrer ne veut plus rien dire

Je n'ai jamais eu de transe peut-être parce que c'est la pièce qui tourne – et pas
moi

Un matin un ami a écrit un haiku avec des pierres
Le soir le vent l'avait appris par cœur – depuis il le récite souvent

Ne pas faire l'amour aussi intensément qu'on fait l'amour – l'acte de ne pas faire est aussi bon que l'acte de faire

Chez moi c'est – le lit d'une rivière
Ailleurs – c'est mon œil qui regarde

Parfois quand je respire j'ai peur d'aspirer le ciel ensuite je me souviens que c'est le ciel qui m'aspire

Je marche sur les pas de – Bouddha je me lave aux mêmes sources je m'endors sous les mêmes arbres

Bouddha a marché sur tous les chemins de la terre il s'est lavé à toutes les sources il a dormi sous tous les arbres –

Moi je ne souffre que mes

– douleurs – et je ne pleure que mes larmes Bouddha a pleuré mes propres pleurs et son âme a embrassé toutes les âmes

La terre est un grand – monastère la route c'est le cloître la boîte crânienne c'est la chapelle Le corps c'est la cellule – avec un lit un lavabo et une armoire

Ce vieillard dans un carton – c'est

Bouddha

Ce vieillard qui marche pied-nus c'est

Bouddha

Ce vieillard qui boit à la fontaine c'est

– un ange qui porte mon visage

Et

– l'eau de la fontaine porte mon visage – Et

Je porte le visage du vieillard et –

Dans ma poche je porte la parole de Bouddha

Et

Dans ma poche je porte le – pied de Dieu

Et

Il a de la terre sous
le talon

¹Les clochards célestes, Jack Kerouac (traduction de Marc Saporta)

CINQ VISIONS D'ISAÏE

CHANT DU SERVITEUR

Je suis assis au sommet de la montagne
La montagne a quatre têtes
La montagne a deux corps
La montagne gronde sous moi
Elle remue
Sous mes cuisses la montagne remue
La montagne est une jument
Je connais son nom et elle connaît le mien
Parfois je lui chante une chanson pour passer le temps
Mais elle ne m'écoute pas
Elle ne répond jamais
La montagne se cabre sous moi
Ses têtes se tournent
À droite
À gauche
En haut
En bas
Devant
Derrière
Les yeux de la montagne sont blancs et aveugles
Ils roulent comme des pierres
Font des bruits de torrent
Ils pleurent des cataractes
Les yeux de la montagne sont blancs et aveugles
Sauf un
Qui se niche dans le creux de ma main
Et par lui je vois
Je vois à droite à gauche en haut en bas devant derrière
Hier et demain
Je suis assis au sommet de la montagne qui remue sous moi
Sous mes jambes
Et je regarde

CHANT SUR LA VILLE DÉTRUIITE

Les gens qui marchent sont des fourmis
Si on les écrase
Ils meurent
Si on y met le feu
Ils meurent
Si on les enfume
Ils ne savent plus où aller
Si on détruit leur maison
Ils ne savent plus où aller
Les gens qui marchent sont des fourmis
Les gens qui ne marchent pas sont des fourmis
Les gens qui dorment sont des fourmis
Mais aussi
Les gens qui pleurent
Les gens qui rient
Les gens qui font l'amour
Les gens qui courrent pour fuir quelque chose
Les gens qui courrent pour le plaisir de courir
Les gens qui portent des enfants dans les bras
Les gens qui mettent des petits chiens dans des poussettes
Et tous les autres
Si on ne les tue pas ils vivent leur vie de fourmi
Ils se concentrent sur toutes les petites activités de leur vie de fourmi
Ils se concentrent en attendant l'arrivée de l'exterminateur Parce qu'on leur a dit que l'exterminateur viendrait Mais quand ?
On ne sait pas
On ne connaît ni le jour ni l'heure
Certains y croient
D'autres ni croit pas
Pas vraiment
Ça dépend des jours
Parfois oui
Parfois non

Parfois ça leur serre le cœur jusqu'à leur faire mal
Et quand je dis « ça » je veux dire « la peur »
Parfois la peur leur fait mal
Parfois ils ne la sentent presque pas
Des jours avec et des jours sans
Des jours avec la peur et des jours sans la peur
Elle va et vient dans le cœur des fourmis
Et dans celui des gens
Elle s'installe dans leur cœur quand ils sont encore jeunes
Quand ils sont tout petits
Et elle grandit avec eux
D'un côté et de l'autre
Accompagnant les gens qui marchent
Il y a l'ombre et la peur

VOCATION D'UN PROPHÈTE

Mes chaussettes sont trempées
Et vertes
Le terme exact serait plutôt
Kaki
C'est ça elles sont kaki
Elles sont surtout trempées
Le tissu mouillé emballé mes pieds mouillés
Ce n'est pas une sensation très agréable

Quand je suis couché et que je regarde devant moi
Je ne vois que mes chaussettes
Et dessous je devine mes pieds

Depuis que j'ai été foudroyé
Par dieu
Par la parole de dieu
Par la foudre
Depuis que j'ai été assommé
Par un mec bourré dans un bar

Par une grosse pierre décrochée de la montagne
Je suis souvent couché
Je suis couché dans une flaque
Je ne sèche jamais
La flaque ne sèche jamais
À cette altitude l'eau ne s'évapore pas
Elle gèle
Ou bien elle reste de l'eau
Et moi je reste dans l'eau
Et moi je suis mouillé
Trempé comme une soupe
(C'était une expression de mon père)
Il disait aussi « être frais comme un gardon »
Le gardon est un poisson d'eau douce
Il est reconnaissable à sa nageoire caudale rougeâtre
Et à son œil rougeâtre
Et à son épiderme pluristratifié
Je sais ce que veut dire rougeâtre
Je ne sais pas ce que veut dire pluristratifié
Je ne pense pas que je saurai reconnaître un gardon

LE RETOUR DES DISPERSES

Souvent je parle et personne ne m'écoute
Parfois je crie et je chante
Parfois même, je mime
Pour que les gens comprennent bien ce que je veux dire
Pour que mes prophéties soient claires
Pour que mes messages soient limpides

Au lieu de reprendre dieu mot pour mot
(Parce qu'il faut l'avouer, la plupart du temps on ne comprend rien)
Je paraphrase
J'explique
Je suis pédagogue et didactique

Et pourtant personne ne m'écoute
Alors au bout d'un moment, je me tais
Je préfère me taire que de me vexer
Les messages d'En-Haut arrivent
Ils sont nombreux et toujours urgents
Mais je ne dis plus rien
Je fais de la rétention
Ma bouche est scellée
Alors En-Bas, il y en a qui s'inquiète
Ils montent jusqu'au sommet de ma montagne
Ils me posent des questions
Quel est le sens de la vie ?
Y a-t-il quelque chose après la mort ?
Qu'est-ce que le bien ?
Pourquoi le mal ?
Et autant de questions idiotes pour lesquelles je n'ai, de toute façon, pas de réponse

Il n'y a que quand je me tais qu'on m'écoute
C'est drôle ?
Moi, ça ne me fait pas rire

Pendant mes moments de silence je regarde Ézéchiel
Il est assis sur la montagne d'en face
Il a des disciples qui l'écoutent
Et qui lui apportent des panier-repas
Je ne suis pas jaloux, je constate
Et puis je décide de me taire pour toujours

En général, c'est à ce moment-là qu'arrive un ange de dieu
Il tient un tison ardent au bout d'une pince argentée
Il me l'applique sur les lèvres et s'en va
Il ne dit jamais bonjour
Quand la brûlure s'arrête, mes lèvres se remettent à remuer
Malgré moi
À ce moment-là les gens qui étaient montés redescendent
Et plus personne ne m'écoute

HYMNE D'ACTION DE GRÂCE

Prologue :

Deux hommes masqués chantent dans une langue qui n'existe pas. Ils s'accompagnent de tambours. Si le public n'est pas divertie, il les hue et les deux hommes doivent quitter la scène. Sinon, le public se tait et tout se déroule comme prévu.

Acte 1 :

Cinq hommes et cinq femmes miment dix morts différentes. Les agonies doivent être longues et presque insoutenables. Une onzième personne entre et agit comme un chien au milieu des cadavres. Le public peut choisir de lancer divers objets sur lui pour l'écartier. Il peut également choisir de ne rien faire et d'observer.

Entracte :

Il est interdit de quitter la salle et le silence doit régner durant tout l'entracte. Le public peut aider les techniciens à débarrasser les corps. Il est normal et même encouragé de voler les effets personnels des morts.

Acte 2 :

Un acteur revêtu de draps blancs et jouant de la cithare interprète la chanson de la Vie. Les dix cadavres ressuscités reviennent sur scène pour chanter et danser avec lui.

Final :

Le public, revitalisé, se joint à la danse et au chant. Les festivités peuvent durer entre quarante cinq minutes et une semaine.

VITRE

le soir, une fenêtre s'ouvre sur le mur de ma chambre

je ne peux pas passer au travers

je ne peux que regarder

la vitre est toujours un peu embuée

je colle mon œil et je regarde

chaque soir elle montre un nouveau lieu

une personne nouvelle

derrière la fenêtre – ce soir – il y a une ville

c'est une ville tout en verre où personne n'a jamais habité

une ville qui a poussé toute seule

comme parfois les champignons poussent au pied d'un arbre après la pluie

c'est une ville qui a poussé après la pluie

peut-être dans une flaque d'eau

ou peut-être pas

il y a une femme qui marche

pour elle, le jour n'a pas encore baissé

pour elle, c'est encore la fin de l'après-midi

et elle marche au hasard

je lui fais signe mais elle ne me voit pas

elle ne peut pas me voir

elle a marché longtemps sans savoir qu'elle marchait

et puis tout à coup elle était dans la ville

et puis tout à coup quelque chose a parlé dans son oreille

quelque chose a parlé fort dans son oreille

et puis tout à coup quelque chose a dit

« va-t'en »

quelque chose ou quelqu'un
ou personne ou rien du tout

peut-être qu'elle se l'est dit à elle-même mais qu'elle n'a pas reconnu sa voix
ça arrive

c'est difficile de reconnaître sa propre voix
ou son propre visage

parfois on se regarde dans un miroir, dans le reflet d'une vitre et c'est le visage d'un autre
ou son visage à soi mais bizarrement tordu
comme reconstitué

les parois en verre des maisons en verre sont des miroirs pour la voix
des miroirs du son

ils étouffent

frappent

déforment

mordent

mangent

mastiquent

mastiquent très bien

et puis recrachent
et la voix recrachée n'est plus tout à fait sa voix à elle
en tout cas c'est ce qu'elle se dit

elle se demande depuis quand elle ne se reconnaît plus
et la voix répond
« depuis toujours »
ce qui n'est pas tout à fait vrai
mais pas tout à fait faux la réponse se trouve entre les deux
c'est-à-dire au carrefour

celui avec un petit rond-point en cristal qui tinte quand on s'approche trop
c'est là

elle marche dans une grande rue vide
elle marche et son pas ne fait pas de bruit
elle dit son nom à voix haute mais son nom ne fait pas de bruit
elle frappe sur les murs en verre
elle frappe sur sa poitrine
mais les murs ne font pas de bruit
et sa poitrine non plus
elle se demande quelle heure il est
mais la voix ne dit rien
alors elle écoute

il n'y a qu'un seul bruit

c'est le bruit d'une goutte qui tombe et qui tombe et qui tombe

un robinet qui fuit
si on approche son oreille très près de la goutte on peut l'entendre chuchoter
mais les chuchotements ne veulent rien dire

la nuit commence à tomber sur la ville
et le poids de la nuit fait éclater les maisons
la nuit est la chose la plus lourde du monde

la nuit commence à tomber sur la ville
alors la femme s'en va
elle n'a pas été touché par un seul éclat de verre

FRONT DE LIBÉRATION
DES PRINCESSES EN DÉTRESSE ::

LETTRE OUVERTE
DU F.L.P.D

[REPRISE]

*

La première sensation qui suit celle d'être au monde est celle d'être tremblé. Les jambes, leurs os faits buses d'air et de fluide.

*

Il ne s'agit pas ici de naissance, encore qu'il se puisse que nous soyons — plus ou moins — disloqués d'entrée,

car si nous avons perdu tout sens de réalité corporelle, ce n'est pas de son fait, mais de celui d'un ensemble de choses montées.

*

Nous ne sommes pas au monde, et la prise de corps ne tient qu'à nous ; et c'est par cela même qu'il peut être traversé. La réappropriation du corps ne passe-t-elle pas par la descente dans son fond, pour s'y loger et trouver l'assise vitale au tremblé ?

Si d'aucuns disent qu'il faut se dresser, puis :: déserter l'Enfer, je tiens qu'il faut abaisser, forcer l'enfoncement de "Dieu".

*

Nous parlons depuis un non-lieu. Depuis la séparation des corps. Nous ne sommes pas ce que nous prétendons. Nous refusons tout rôle assigné par déplacement stratégique.

Il ne s'agit pas d'écrire sur, mais de faire advenir, par le
ressassement, par

l'étranglement de la langue dans le dire.

petit goulot. *ressasse ton amant, son tout brut, qu'enfin l'on
saisisse un peu ce qui te monte en dedans,
non ?*

« désarmer le lecteur à chaque mot »

syllabes à demi-chantées
souvenirs des terres salines

l'angoisse de l'attente originelle

butant dans la neige

BENJAMIN MILAZZO

L'AIR PÈSE DE
TOUT SON POIDS



Je levai les yeux jusqu'à croire, le menton levé, que je pourrais voir mieux et défier l'air.

Au-dessus d'un des deux rideaux de roches,
le ciel faisait descendre une couleur
toute pleine d'intensité.

L'air pèse de tout son poids.

Contre les falaises aux millions d'années
je respirais avec la sensation
de prendre au rebond
une fracture du temps
et l'inscrire dans une infime fêlure
visible sans trop d'effort
sur cette roche rouge aux rares marbrures grises.

Le rouge grenat s'accroche
au ciel d'ecchymose.

L'air pèse de tout son poids.

Le vent glisse sur le torrent
et le bruit du courant de l'eau forme un balais épais et froid.

Je me sens avalé, balayé tout entier
dans le ventre géologique,
digéré par le courant anesthésiant
sous le ciel qui plombe les mesures
d'un vent déchiré d'intensité.

Du sang dégouline des parois devant moi,
une matière visqueuse rendue à la rivière
dans le creux du sublime.

Cet instrument m'apprend malgré moi
à accorder mon corps aux pressions du vent
qui se prolongent en un grondement.

L'air pèse de tout son poids.

Il souffle à travers moi,
il me transperce,
il m'étouffe d'un sublime fracas,
il fait de moi ce qu'il commande
à chaque pierre inerte polie et froide,
il fait de moi un morceau détaché
des parois du temps,
asséché et inondé,
déchu des majestueuses roches.

CATALINA RAÍZ

DIX
LEÇONS
POUR
UN ABRI

TRADUIT DE L'ESPAGNOL PAR
NATHAN J. BELTRÀN

I.

Je suis une autre forme de la mère et tisserande et je tisse mon amant à la fuite · si je le fais lin puis chevreau et porc enfin, sachez ceci : il ne sera plus le sourire et la larme dans vos bouches.

Ô Beauté Ô Brume dans la geôle et toute chose nue : viens viens reprends l'amant à leurs bouches, ô mère des vivants ô toi · des femmes rient et prient loin et viennent à toi, elles prient qu'il s'épuise, qu'un ange ne creuse plus la vase et tamponne nos pleurs encore.

« Nous sommes de la Brume mais la Brume s'étire dans la geôle et nous oint. »

II.

L'abri naît d'un nous dense et refusant qu'Elle ne soit là que dans l'extase et l'ailleurs · chaque matin, dressant nos chairs, qu'Elle y passe, se remémorant un à un le visage des gardiens, la joie vraie du crachat, gouttes aplatises contre les chaînes de la matière et du temps.

S'organiser, penser chaque jour à sortir du cycle dévastateur et des banquets immondes.

III.

Chaque jour, se faire feu de veille, à fredonner danser sans cause crachant sur la prise de nos élans, maintenant nos gestes et clameurs libres et de vie.

Chaque jour, recommencer : frotter le corps au corps, lâchant mille sons et humeurs réclamant, haute et nue, *le droit à la candeur, à la dague par la rose*, jouant coulant de sueur et de brousse ; exigeant le droit, défiant ce désuni du monde, de n'être pas là mais · arrêtés gueulant chantant sur la colline, y semant le feu, réclamant le droit le droit le droit · *à la rose par la dague*.

Chaque jour, tenir bon,
reprendre.

IV.

· Le feu, la brousse, le souffle
des corps · je veux tenir l'abri,
comprendre la geôle · en explorer la
limite et l'éclat. Je t'exile avec moi et
dans cet exil tu deviens refuge.

J'ai trouvé refuge en ton exil et te
lègue le mien, que tu t'y prélasses. Je
te baise avec mes mots et te câline à
m'en perdre.

L'exil engendre sa propre
sagesse, obstiné à vouloir construire
l'abri dans un geste.

V.

Un abri se déploie dans la multitude,
tu le répands ci et là · mille abris
naissent et meurent et renaissent
ailleurs, prolifération dans les rues,
dans les corps et les nuits.

Nous l'appellerons Bohème.

VI.

Je ressens une fente de la geôle, la
peau brûle et s'ouvre · je ramasse mes
images, brume et fleurs, et les range
dans une boîte. J'avance, vacillante, et
ta chair se creuse · un ventre m'offre
passage. « Alors tu vois, haletante ? »
— j'avance suintant de mon exil au
tien. L'abri m'emporte · éclat, faille ;
brume et lumière.

VII.

Brume, fleurs, baies roulent de mes doigts et je les glisse dans ton ventre, boîte ardente. Nous levons la voix dans la nuit : psalmodie, cris, rires. Nos poitrines battant battant ensemble olé tambours contre la geôle. Nous hurlons nos noms, les perdant aussitôt « nous ne sommes plus qu'un éclat commun, un tumulte de rires et de sueur, un millet de peau frottée jusqu'à l'ivresse. »

VIII.

La Beauté passe dans ma peau, picote
dans ma brousse et mes eaux. Je la
passe à toi, nos corps l'entrepassent,
rampant des cuisses aux pouces,
suintant d'un millet de peau à l'autre,
on sent qu'on la garde en soi, tu la
couche je la couche sur nos chairs, je
le pousse dans mes gestes, et mes pas,
pris dans le vent plus tard.

« Elle éclaire ma paume ô mes lèvres
et mes yeux · me voilà feu de veille
encore. »

IX.

Jupe en papier kraft, marchant
dans la rue · immondes élans vendus ;
étouffement des cris et la main qui
prend · la guerre silencieuse des
corps. « Elle a traversé ma peau et
mes os, l'isolant moins. »

Faire un pas plus droit,
garder l'amant et la Beauté, qu'ils
accompagnent dans ça qui heurte et
nous empoigne.

X.

Intégrer chaque leçon mais ne plus les lire ; faire d'elles un peu de Beauté qui passe en vous, et qui persiste et persiste encore.

Elles sont une autre forme de la mère et tisserande, et vous *tissent à la fuite*.

SIHEM BENMINA
D'ABORD LA FIN

d'abord un regard plutôt noir mais dans la bonne lumière
oui tout d'abord ton regard de l'autre côté de la pièce
dans la lumière la lumière d'un soleil presque frais
d'abord ton regard noir dans cette proximité de hasard
ensuite lénorme joint que tu tasses et mes cils
interrogatifs et tes yeux rouges soudain braqués de mon
côté d'abord aussi un apparent désintérêt oui une sorte
de désintérêt mais c'est la lumière douce et fraîche qui
avait raison à ce moment-là et non tes yeux noirs ni ton
apparente indifférence c'est la lumière et mon envie de
proximité mon envie de ce joint que je t'ai vu tasser puis
quelques lattes discrètes ensemble à peine le temps de
comprendre que tu ne parles pas français et moi je ne
parle pas l'arabe mais maçlich le rire et le haschich
suffisent parfois à faire dictionnaire ensuite nos deux
corps séparés et les réminiscences de choses qui ne se
sont pas encore passées mais que la chair peut sentir la
chair peut rêver la chair peut trancher puis un incendie
dans le ciel pourtant rempli de fantasmes puis un rendez-
vous oui une sorte de rendez-vous chez toi à cause du feu
avivé par les caprices du vent puis l'espace entre nos deux
peaux réduit brutalement si bien qu'aussitôt nous fuyons
cette proximité nouvelle en nous jetant dans le vent puis
une balade et l'intensité de l'enfance dans ta bouche une
enfance qui comme celle de mon père a connu des jeux
risqués des cache-caches dans les flaques de sang des
course-poursuites sur les tirs et les cris des soldats qui
entrent dans l'intimité des maisons l'enfance telle que je
ne la connais pas et ces souvenirs racontés par ta bouche
d'adulte sont encore trempés dans une féerie de même
exactement comme ceux coincés entre les dents de mon
père oui car les minots algériens et les minots
palestiniens grandissent avec des souvenirs communs
coincés entre les dents et pourtant c'est sur cette

question de l'intensité que tu insistes et non celle du bien et du mal ou celle du juste et du terrible mais bien l'intensité une intensité qui te suit aujourd'hui dans ta grande tranquillité nous avançons dans la tempête et ça fait rire les gamins fonsdées que nous sommes on rit de ça on rit du ciel on rit du sort on rit du rire de l'autre et nos rires cannabissés recouvrent toutes les ironies du mektoub juste le temps de quelques petites bourrasques de poumon le rire est là entre nous et pendant ce temps par-dessous la discussion nos corps qui luttent pour se rapprocher et contrevenir à toute raison toute décence toute pudeur puis assez soudainement un geste sur ma joue un geste comme un défi un geste décrétant simplement tant pis pour le reste oui tant pis pour l'autre tant pis pour nous qui gouterons probablement aux flammes de l'enfer et moi qui ne sais plus quoi faire de l'évidence étirée dans les quelques centimètres restant entre nos deux peaux moi qui en marchant place mes deux mains sur mon cœur au même endroit que lorsque je récite la fatiha car tout est là tout va vite et mon cœur fou ô maudits battements transperce ma poitrine puis dans mes prières ton nom est ajouté aux côtés des tiens que dieu les regarde que dieu les facilite que dieu favorise toujours ceux qui défendent leurs terres puis nous sortons des jeux d'enfants et marchons jusqu'à ma rue où nous nous disons adieu puis mon lit vide et la nuit fraîche comme la lumière autour de tes paupières rouges et noires puis l'insomnie car mon âme entière remontée trop haut sous ma peau puis les flashs de choses pas encore vécues mais que le corps construit petit à petit dans l'opacité de la nuit cette nuit hantée cette nuit comme une traversée où je revois la palestine sur le mur et l'algérie sur ta peau et moi devant le tableau où tout se mélange le sens et la matière le peuple qui s'est libéré et

celui qui bientôt goûtera à la même liberté insh'Allah oui
j'entends à nouveau dire insh'Allah et à nouveau je souris
dans l'obscurité de mon lit en pensant qu'Allah dans
cette langue qui est la tienne et qui aurait dû être la
mienne Allah est générique Allah est le plus grand Allah
est là oui un dieu pour tous et puis c'est tout c'est plus
facile comme ça voilà ce que je pense lors de ces heures
habitées ces heures de dérive où mon âme s'est collée aux
parois de mon corps comme un habit trempé de sueur
pendant que ma tête cherche encore à ressusciter mes
couleurs sur ta peau ton pays sur le mur et tes paupières
noires brodées de lumière et je pense à notre adieu qui
s'est déroulée comme ça prophétiquement sur du blanc
et du vert dans le silence imposé par la certitude d'avoir
pour commun l'héritage d'un saccage et enfin je repense
à ce moment où l'on s'est quitté devant ces mots et chairs
éparpillées dans la rue près de chez moi abandonnant à
l'espace entre nous les espoirs fous et leur cortège de
morts innommées

CORTEGE N°2

III



BELLE STARR : UN.E WESTERN

Belle Starr Story, sorti en 1968, est un western spaghetti italien réalisé par Lina Wertmüller, mais créditée sous le pseudonyme Nathan Wich. Et oui, Nathan Wich... parce qu'à l'époque, c'était une pratique courante dans le cinéma italien. Les producteurs aimaient les pseudonymes américains pour séduire le marché international, surtout les États-Unis, fadas de western spaghetti italiens mais pas vraiment enclins à faire confiance à un réalisateur qui ne soit pas américain, et encore moins à une réalisatrice... Un pseudo était aussi une manière de contourner certains préjugés et de protéger le film : dans les années 60, le genre du Western explose, avec sa violence ultra stylisée, ses clichés, ses saloons, ses duels aux pistolets dans la poussière jaune, et Wertmüller décide de placer une héroïne au centre de tout ça. C'est l'un des rares films du genre à le faire, alors autant limiter les préjugés en ne mentionnant pas que la réalisatrice est aussi une femme. Trop, c'est trop pour le public essentiellement masculin.



BELLE STARR : UN.E WESTERN

Mais attention, le film ne se limite pas à cette « audace » narrative. Avant de passer à la réalisation, Wertmüller avait été assistante, pas sur n'importe quel film, mesdames et messieurs : Huit et demi de Federico Fellini, expérience formatrice, of course. Formatrice pour jongler avec le grotesque, le baroque, le rêve et la mémoire, pour mêler réalité et fantasme et faire éclater la narration afin d'explorer la psychologie des personnages. C'est ce que fait le film qui est structuré autour de nombreux flashbacks, qui cherchent à explorer la psychologie, les traumatismes de Belle, et à dévoiler ce qui motive sa vie d'hors-la-loi. C'est ambitieux et original pour un western spaghetti. Ça oscille entre portrait psychologique, hommage au western, expérimentation narrative et spectacle visuel. Ça crée forcément un rythme particulier, le spectateur passe du présent au passé, de l'action à l'introspection, parfois sans transition claire. Dans un film comme Huit et demi, ça passe, mais dans le grotesque de Belle Starr, cela désoriente souvent. Les flashbacks fréquents coupent la tension et déséquilibrent le rythme. C'est un peu maladroit, on adore.

La stylisation est partout. C'est beau, c'est du Berlingot. Elsa Martinelli, qui incarne Belle, est vraiment charismatique et très belle, même si son jeu, à l'image des autres interprètes, n'est pas l'atout du film (doux euphémisme). Sa tignasse rousse brûlante, sa combinaison en cuir, bref : tout pour transformer Belle en icône visuelle autant qu'en héroïne féministe (l'un n'empêche pas l'autre). Néanmoins, si le corps et les vêtements de Belle deviennent presque aussi importants que ses décisions ou ses motivations, je ne suis pas sûr qu'on puisse parler de male gaze ici, d'autant que comme nous l'avons déjà dit, il y a une réelle dimension féministe pour l'époque.



BELLE STARR : UN.E WESTERN

Les scènes d'action souffrent des mêmes faiblesses que le reste du film, spectaculaires ou esthétiques, mais inégales ou maladroites. La fusillade au saloon, où Belle affronte seule plusieurs adversaires, typique du genre pour montrer la bravoure du personnage (ici avec l'agilité en plus), souffre d'un montage rapide et chaotique, d'angles instables et d'une coordination plutôt approximative des combats. Ses défauts ne sont donc pas différents de ceux des autres westerns de série B, il possède tous les clichés du genre mais, volontairement ou non, le contraste avec Belle les rend presque ironiques. C'est bien cela la force de ce nanard : l'insertion d'une figure féminine avec un passé et des expériences de vie de femme (tentative de mariage forcé, entre autres choses) au cœur de cet univers ultra codifié.



Lina Wertmüller

Affiches et portraits issus du film *Il mio corpo per un poker*, Piero Cristofani et Lina Wertmüller. Tout droits réservés à leurs ayants droit.

SAMIR ÉLIAS S'INVISIBILISER

[ÊTRE UN HOMARD, CRAINdre LES SIRÈNES
ET VOIR LES FANTÔMES]

Télévision. J'entends dire que les minorités sont invisibilisées. Ha ! J'ouvre le dictionnaire (oui, encore lui, on ne change pas une méthode qui marche à moitié), invisible : « qui n'est pas vu ». Très bien, sauf que dans la vraie vie, en tant que minorité, t'es pas invisible, t'es vu, cramé partout. Dans la rue, les flics te voient avant même que tu tournes la tête, les caméras te repèrent, à la campagne on te fixe derrière les rideaux comme si tu allais voler le chien du voisin. Bon, c'est vrai, je comprends ce qu'elle veut dire : sur les plateaux, les JT... hop ! Disparu pour le mieux, utilisés comme caution pour le pire. « Il faudrait qu'on se rende visibles » et pourtant, moi, j'ai toujours ce vieux refrain « profitons de l'invisibilité », soyons des ombres, insaisissables et invisibles. Le problème, c'est que dès que je mets un pied en manif, je suis pas une ombre. Je suis un gros panneau clignotant : « HEY ! VOICI UN CORPS À MATRAQUER ! ». L'invisibilité, c'est un luxe. Alors je me dis : peut-être qu'il faudrait abolir le mot. Arrêter de dire « les invisibles » et inventer un autre terme, genre les hyper-visibles-inmontrés. Non, trop long. Les phares humains ? Non, ça fait pub Renault. Bordel. Et si on arrêtait de chercher ? Parce qu'au fond, qu'est-ce qu'on veut vraiment ? On veut vraiment être visibles dans leur cadre ? C'est-à-dire finir décor de plateau télé, servir de caution aux débats pourris « Et maintenant, le point de vue d'Abdel et du pauvre de service pour nous parler d'une réussite féministe : une femme au CAC40 ! Waouh ! » (applaudissements enregistrés). Lutter pour se retrouver dans la maison de l'opposant ? Non merci. Moi je veux qu'on rêve de tout péter, d'arracher le cadre, de foutre le micro en l'air jusqu'à ce qu'il explose. Moi, je rêve d'être invisible, je rêve que dans la rue, on ne me voit pas, parce que je suis de ceux qu'on n'affiche pas mais

qu'on regarde en premier. Les pauvres, les arabes, les queers. Je suis là, devant mon écran, il est tard, je bois de l'eau tiède parce que j'ai décidé un jour d'écrire plutôt que de gagner de l'argent. Et j'ai ce mot qui tourne en boucle : **INVISIBLE INVISIBLE INVISIBLE**. Ça fait presque mantra. Je ferme les yeux et bam ! Je vois un cortège de fantômes, sauf que leurs draps blancs sont tachés de gaz lacrymo. Ils avancent, ils chantent, et moi je me dis mais pourquoi des fantômes, encore ? Est-ce que j'ai pas déjà assez la gueule de cadavre en survie en survêt' pour qu'en plus mon imaginaire m'habille en mort-vivant ? À ce moment-là, j'entends une sirène au loin, une qui fait pimpon, pas une qui chante, enfin, les sirènes qui font pimpon chantent à leur manière, bref, je me dis que c'est peut-être pour moi, je me dis que les flics vont débarquer dans mon salon parce que j'ai osé écrire « péter le cadre » et que sait-on jamais, l'époque, mes amis, n'est pas des plus safes. Je regarde autour de moi, pas de sortie de secours, juste une fenêtre qui donne sur la cour. Est-ce que je saute ? Est-ce que je négocie ? Et si ce n'étaient pas les flics mais les ambulanciers, hein ? Ceux qui viennent pour te dire gentiment, comme dans ma dernière chronique : « Ça va bien se passer, mon petit père », avant de te shooter et de te foutre dans une chambre sans livres, dans un lieu pour te rendre véritablement invisible aux yeux de tous. Et là je panique, si je n'ai plus de livres, si je suis dans un asile, comment je fais pour rester visible ? Est-ce que je deviens invisible pour de bon ? J'imagine la scène : on ne m'enlève pas les lacets parce que depuis la dernière chronique j'ai décidé de ne plus en mettre, mais on me met quand même la camisole. Moi je hurle « Mais regardez-moi ! Je suis visible ! Trop visible ! » un voisin woke râle dans sa barbe imaginaire « Encore les invisibilisés qui trinquent. » Et là, bam, contradiction

absolue. Je suis à la fois sureposé et nié, clignotant et effacé. Schrödinger version minorité. Alors quoi ? Finalement, peut-être qu'on n'est pas invisibles, pas visibles, mais... translucides. On voit des choses à travers nous, mais on ne nous voit jamais nous. On est comme ces verres dépolis où tu distingues la forme sans voir le visage, c'est ça mon seul drapeau, moi qui pourtant leur dit merde à tous, j'ai beau dire merde à l'identité pourtant on me l'impose. Identité de verres dépolis. Bof, j'ai mieux, je repense à Nerval (encore lui, merde), au jour où il est sorti avec son homard au bout d'une ficelle. Tout le monde l'a vu. C'est peut-être ça. Je suis peut-être ça, un homard au bout d'une ficelle. Rouge, énorme, encombrant, que personne ne montre mais que tout le monde voit.

Je vais arrêter d'écrire sinon on va me la faire remonter, cette ficelle, et je finirai entièrement ficelé. Invisible ou pas, la camisole n'est jamais loin.

RUBIS DIT :

Connectez-vous à la terre (*mais la terre souffre*) (*petite connection au ravage entre potes ?*)

Alignez vous à la fréquence de l'Univers (*l'univers veut la fin de l'économie-monde*)

N'accordez pas de temps à ceux qui ne vous accordent pas le leur (*accordez-leur un coup de pieds dans les parties*)

Libérez-vous des mauvaises personnes (*des grands sacs en plastique, un grand coffre, un grand lac... et hop !*)



RUBIS DIT :

Ne faites confiance qu'aux actes (*un bon coup de langue en dit plus qu'un long discours*)

Ce que vous émettez, vous l'attirez ! (*émettez l'autonomie politique*)

Ton corps est un temple, honore-le (*nique la loi Duplomb*)

Sois positif et ta vie sera sous ce signe (*pourrait-on dire aux porteurs de MST*)

Visualise ta vie idéale et invoque la par la pensée
(*puis mets ta cagoule, et jette ce caillou*)

Lâche prise et laisse la vie faire. (*Comme je le dis à mon patron dans mes rêves, ses pieds dans le vide, sa main sur la gouttière*)



AVERTISSEMENT : toute violence ou action évoquée dans cette rubrique est imaginaire et figurative (corps jetés dans le lac, patron qu'on pousse dans le vide). Ne pas tenter chez vous. Ou alors, sans laisser de trace que ce texte a pu vous inspirer.



C'EST PAS TOI, C'EST JUSTE QUE NOTRE
COUPLE EST UN MICRO-DISPOSITIF DE
BIOPOLITIQUE, TU VOIS ?



JURE !!

CORTEGE N°2

IV



CHEMS BAKKALI
« KOULI, KOULI,
KOULI BENTI »

Bismillah

au commencement,
il y avait
Jedda¹

ses pieds enflés
et sa pauvreté
d'astre

des heures, elle pelait les légumes,
lavait la viande au vinaigre,
rinçait les figues et chaque grain du raisin, que le poison dégorge
et les chebbakias prenaient leur bain de miel

des heures
et elle n'en mangerait rien
c'était une servante,
et c'était son triomphe
au Ciel

elle me disait : « kouli, kouli, kouli bentî »²
de sa générosité agressive
et je m'efforçais de m'inventer
une faim d'adolescence
à me gaver de ses fruits pour l'honorer
la chair de l'agneau encore coincée entre les dents
et les gencives

ainsi, Jedda m'apprit
à n'avoir que des canines

au commencement, il y avait Jedda
sa langue que je ne comprenais pas
et son Dieu étrange

pour qui elle aspirait à coudre
son front au sol

on raconte que le Prophète ﷺ priait la nuit jusqu'à ce que ses pieds enflent

un jour de jeûne,
Jedda me demanda de tirer la langue
elle voulait y voir le dépôt blanc, la preuve de ma faim d'Allah
mais ma langue
était rose et luisante
j'avais huit ans et j'étais fière d'être un être doué de raison
Jedda caressa mon épaule en disant :
« miskina³, il n'y aura pour toi que l'Enfer »
tout était déjà détruit
il n'y avait déjà plus de moineau ici, dans ce ciel stérile
sauf ceux qui venaient se poser sur son dos prosterné
dans son immobilité de tronc d'arbre chute⁴
sauf ceux qui aboient encore au fond de nos affaires de familles

on raconte que lorsqu'il était prosterné et que sa petite-fille montait sur son dos,
le Prophète ﷺ ne se relevait qu'une fois qu'elle en descendait

au commencement, était
le crachat sacré de ma grand-mère
ses bisous humides et mes joues qu'elle retenait
ma morve d'enfant qu'elle essuyait de ses doigts
la moiteur de notre intimité
qui n'a peut-être jamais existé
car ce monde m'a élevée à la trahir

vingt ans plus tard, je bois le thé sur la place de l'Istiqlal⁵
et je recense mes nuits blessées et mes conquêtes sales
pour obtenir de ceux qui me la refusent
mon humanité
c'était une perte, pas un gain

un bout de pain ne s'emprunte pas
je corrige les siècles passés
à tenter de me désunir du règne animal
je réclame
le chant du muezzin et l'homme qui interrompt son travail pour prier
je réclame ma petite délinquance et ma tristesse clandestine
je réclame l'obéissance
aux parents
et le fantôme de Jeddah qui m'ouvre la bouche de force
pour vérifier que
j'ai jeûné car tout ici se détruit
et je sais que personne ne viendra pour enterrer les morts au sud
et que désormais,
lâches,
nous appuyons notre foi et
nous fondons nos espoirs sur le tempérament vengeur de la terre
l'apocalypse cache nos rêves
de destruction
je m'incline
dans l'air moisi de leurs langues et de leurs ancêtres colons
cette langue est aussi la mienne, qui m'assassine
et le mendiant assis sur ce sol stérile
ressemble à mon père
ma rage est exemplaire
Jeddah m'a appris à n'avoir que des canines

maintenant, j'ai huit ans
et je suis sur son dos comme sur un cheval à bascule
elle me chante une berceuse
qui profane ma langue
et qui sera, à l'avenir, mon souvenir
splendide et révolutionnaire

« nini ya moumou 7atta ytib ȝchana ou ila ma tab ȝchana yTib ȝcha jiranna.
nini ya moumou 7atta tji ȝandou mou boubou falmidiya 9aqa fassiniya »

« Dors, mon bébé, jusqu'à ce que le repas soit cuit. Et s'il n'est pas cuit, celui des voisins le sera, dors mon bébé, jusqu'à ce que ta mère arrive. Le pain est sur la table et les bonbons sont sur le plateau »

je suis ce qu'ils croient que je suis
je suis un enfant ingérable
je suis un animal
et je crois en la fin de ce monde

Al-Hamdoullah

¹ « Grand-mère » en arabe.

² « Mange, mange, mange ma fille », en darija marocain.

³ « pauvre de toi », en darija marocain et autres langues arabes.

⁴ Hadith rapporté par Al-Amash : « Lorsque Ibrahim At-Taymi se prosternait, les oiseaux venaient se poser sur son dos, comme s'il était un tronc d'arbre tombé à terre »

⁵ L'Istiqlal est un parti marocain fondé sous la domination de celui qui s'est nommé « protectorat », à savoir le pouvoir colonial français, en vue d'obtenir l'indépendance marocaine.

SACHA ZAMKA QUATRE TEXTES



POUSSIÈRE

dans l'apprentissage de vivre
dans l'enseignement d'exister
des yeux s'ouvrent
à des rayons solaires
qui aveuglent
et éclairent

vais-je redevenir poussière ?

le labyrinthe est infini
le chemin est inachevé

et je n'ai d'autre vérité
que mon souffle
et ma respiration

AMOUR

par les ronces et les pavots
de la mémoire

je m'égare
à la recherche
d'écorchures
et d'effleurements

jusqu'à atteindre
ce monde
dont le nom est dévotion

je veux n'agir que par amour

infinement heureux
et infiniment triste

comme un enfant

AUTREMENT

autrement que tristesse
autrement que regret

l'enfance est en moi
avec
ses anges sans dieu
et ses oiseaux sans destin

le vent souffle sur ma poitrine
et je respire

initié par des signes
sans origine

un langage
que j'ignore
et qui me reconnaît

ENFANCE

dernier regard
dernier aveuglement
j'ai soif
de larmes divines
et de larmes humaines

comment redevenir enfant ?

temps et éternité
tournoient

au coeur du labyrinthe
de ce que je suis
et de ce que je serai

mes yeux se ferment
sur des souvenirs
que je n'ai pas vécus

dois-je dire au revoir
ou dois-je dire
adieu ?

Y'A PAS MALDONNE

Y'a pas maldonne : CORTÈGE est en participation libre. Nous considérons qu'il est essentiel que ce projet reste accessible à tous – aux adolescents, aux personnes en situation précaire, bref à celles et ceux qui ne peuvent se permettre de débourser ne serait-ce qu'un sou dans ce que l'on appelle culture.

Pour ceux qui le peuvent, vous pouvez régler ce numéro par virement en nous contactant à : editionscontresort@gmail.com. Il est également possible de soutenir régulièrement notre travail, par exemple sous forme d'abonnement – juste ici :
<https://fr.liberapay.com/revuecortege/>